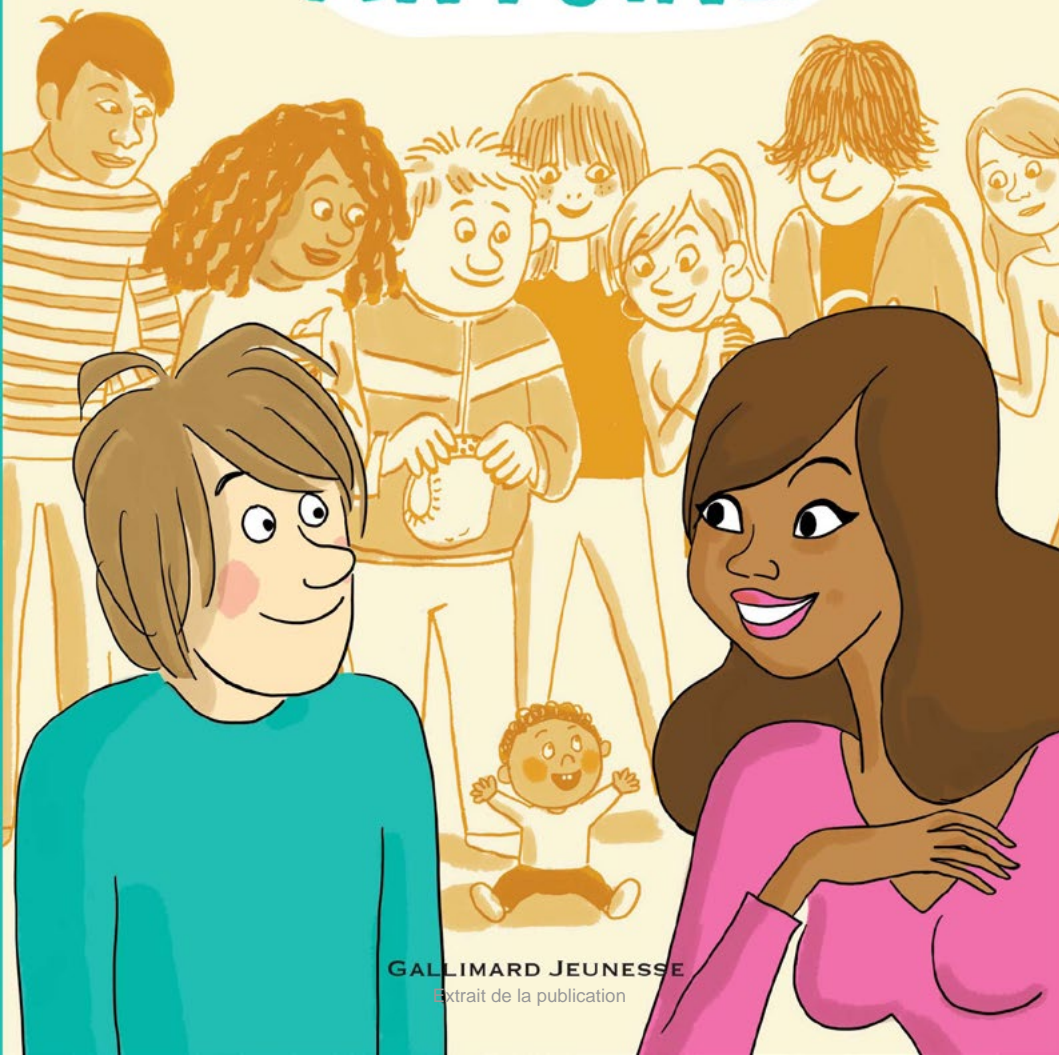


Marie Desplechin

LE BON  
ANTOINE



GALLIMARD JEUNESSE  
Extrait de la publication



Marie Desplechin

**LE BON  
ANTOÏNE**

**GALLIMARD JEUNESSE**

*À Véronique Girard, mi-ange, mi-agent.*

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2013

Extrait de la publication

# 1.

En haut de la classe, il y a Frédéric Liu. En bas, il y a moi. Non, je rigole. Je suis en bas mais je ne suis pas seul. On est quelques-uns à barboter dans la bouillasse, avec Darin Belkacem et Thomas Grandjean. On agite nos nageoires, on se fait une petite concurrence sans prétention. Frédéric n'est pas isolé non plus. Ils sont bien quatre ou cinq à se tenir chaud sur son perchoir. Entre les hauteurs et les profondeurs vivote une sorte de marais. Ensemble, nous formons une classe harmonieuse. C'est une réussite collective. Car pour y arriver, il ne suffit pas d'avoir des gagnants, les perdants aussi sont indispensables (ou l'inverse). Les gens comme moi sont donc nécessaires à l'harmonie générale. Pas de quoi avoir honte. Et même : merci moi.

C'est une sorte de vérité générale : une chaîne a deux extrémités. Sans bandits, pas de policiers. Sans

pauvres, pas de riches. Sans imbéciles, pas de gros malins. Sans ratés, pas de réussis. Sans chômeurs, pas de travailleurs. Tout repose sur un juste équilibre. Comme le disait le prof d'histoire, un jour que les derniers rangs bouillants menaçaient de déborder de la casserole : « Dans cette classe, je ne vois que cinq personnes capables de trouver du travail plus tard. Je ne sais pas comment vous allez vous en sortir, tous autant que vous êtes... » Comme ça faisait vingt-quatre personnes au chômage sur vingt-neuf, on s'est effectivement demandé comment ils allaient se débrouiller, les cinq malheureux, pour faire face. Les impôts, la délinquance, les mauvais voisinages, et le reste...

Le prof avait l'air content de lui mais Frédéric Liu a haussé les épaules, ce qui n'a échappé à personne parce qu'il est toujours assis au premier rang. Frédéric Liu est peut-être au sommet de la classe mais il n'est pas complètement abruti. Il hausse les épaules quand il veut. Il est un peu marginal à sa manière. Quoi qu'en dise le prof d'histoire, je ne suis pas sûr qu'il trouvera du travail plus tard. Il devra apprendre à ramer comme les autres.

Personnellement, c'est ce que j'ai fait : j'ai appris. Il faut bien comprendre que je n'ai pas toujours pataugé au fond de la barque. Je me souviens, quand j'étais en

sixième, j'étais bon. En cinquième, ça allait encore. On doit pouvoir retrouver des félicitations quelque part. Ma mère a dû les archiver avec les photos de classe. Ça s'est gâté plus tard. Je suis passé en quatrième. Et là, je ne sais pas ce qui est arrivé. Un truc grave et mystérieux. Une malédiction. Deux mois de vacances et j'étais fini. J'avais oublié les rares trucs que j'avais retenus jusque-là, et – plus grave – ça m'était égal. En fait, ça ne m'intéressait plus, les cours, les notes, tout le machin. J'ai fait une croix sur ma carrière scolaire. Ce n'est pas que je n'espère plus de félicitations. C'est que je ne vois même plus comment on fait pour avoir des encouragements. La seule distinction à laquelle je peux m'attendre, c'est l'avertissement de travail.

Le prof d'histoire dit que je suis paresseux. Les autres le pensent mais comme il est prof principal c'est lui qui l'annonce publiquement. Je ne vois pas ce qu'il entend par là. Ce n'est pas que je ne veux pas travailler, c'est que je ne peux pas. Quand je m'assieds, je m'endors. Si je fais un effort pour garder les yeux ouverts, j'ai mal au ventre. Je n'arrive pas à obliger ma pensée à s'intéresser. Je le regrette mais c'est plus fort que moi. Ma pensée fait absolument ce qu'elle veut, c'est-à-dire à peu près rien. Dans ces conditions, je trouve un peu injuste d'être accusé de paresse. Ou

alors c'est par défaut. Peut-être qu'il n'existe pas de mot pour définir ma psychologie. Il n'y a pas que Frédéric Liu à être un peu exceptionnel.

Malgré la différence scolaire, notre marginalité fait que nous nous entendons assez bien. Je ne dis pas que nous traînons ensemble en soirée, que nous parlons ensemble en vacances et autres activités amicales typiques. Mais il nous arrive de discuter. Quand je parle avec lui, j'ai l'impression d'être une personne intéressante, pas juste un crétin admis par charité dans la salle.

Quand je me suis retrouvé dans le trou, c'est lui qui a trouvé les mots qui m'ont aidé à comprendre ma situation. Il m'a dit :

- Tu n'y peux rien, Antoine. C'est la loi de Murphy.
- Quoi? La loi de quoi?
- La loi de Murphy, Antoine. La loi de l'Emmerdement Maximum...



## 2.

On n'arrive pas au fond du trou d'un seul coup. Non, non. Ce n'est pas si facile. Avant, il faut se taper toute la dégringolade. Et c'est du boulot. Pour moi, tout commence le jour où on me vole mon sac au collège. Ou plutôt, non... le soir où Thomas Grandjean nous invite chez lui pour un petit squat. En fait non... le jour où je deviens l'ami de Thomas Grandjean. Voilà. Ça commence avec Thomas Grandjean.

Je suis ce genre de gars qui se fait des amis assez facilement. En haut, Frédéric Liu. En bas, Thomas Grandjean. Quand je suis un peu déprimé, ce qui m'arrive en moyenne vingt-deux heures sur vingt-quatre, je me dis qu'avoir des amis partout, c'est comme n'en avoir nulle part. Je suis tellement moyen de gamme que je ne suis même pas fichu de faire des choix. Bref. Retour à Thomas Grandjean. Un garçon créatif, une famille où ça ne rigole pas beaucoup, un parcours scolaire parallèle au mien (on était ensemble en CP)

et quasiment jumeau (déchéance au sortir de la cinquième). Notre différence tient à notre gestion de la crise. Si l'on considère que passer sa vie derrière un écran d'ordinateur à courir après des moutons virtuels équivaut à rien, on peut dire que je vis dans le néant. Mon genre est dépressif. Thomas est plutôt du genre maniaque : il se jette dans l'action comme un dingue. Il s'est trouvé un goût pour le dessin (sa mère l'a inscrit à un cours), qui a évolué en passion pour les graphs (il a laissé tomber le cours). Comme c'est un type organisé, au moins pour la délinquance, il a rangé, dans le bas de son armoire, derrière les bottes de pluie et les vieux K-Way, une collection de bombes aérosols de toutes les couleurs, plus argent et or. Il a mis au point une signature stylée (un tag, quoi) qui fait l'admiration de ses amis, et la fureur des commerçants qui ont des vitrines à nettoyer. Ses parents devraient être contents : leur fils a une passion et il se donne à fond. Le problème est que le graph reste assez mal vu socialement. Depuis qu'ils ont dû aller récupérer Thomas chez les flics, ils ont décidé de punir sévèrement ses activités artistiques. Je remarque que les parents sont pour l'art tant que l'art n'intéresse personne. Les parents sont les ennemis de l'avant-garde. Les parents sont vieux.

Thomas fait un bon voisin de bureau, qu'il tague discrètement, et un bon copain au kebab, dont il a tagué deux fois le rideau. Nous habitons la même rue, nous avons fréquenté la même école primaire, mes parents (catégorie assez cool) et les siens (catégorie moins cool) ont de bonnes relations. Qui se ressemble s'assemble : on était obligés de s'entendre. Sans compter les bénéfices de l'affaire. Des parents qui se connaissent autorisent plus facilement leurs enfants à sortir. « Du moment que vous êtes ensemble bla-bla-bla, allez-y. » Le parent moyen a tendance à penser que les parents de confiance ont des enfants de confiance. Grosse erreur... Exemple : un père qui travaille dans une banque n'aura pas forcément un fils banquier. La banque offre un champ d'activités assez large : entre tenir la caisse et la braquer, il y en a pour tout le monde. Personnellement, je vois plutôt Thomas dans le braquage. Il est poli mais il est extrême. Ça lui passera peut-être avec l'adolescence, car tout passe avec l'adolescence, c'est ce que pense ma mère qui croit dur comme fer que n'importe quelle calamité s'arrange avec le temps.

Tout cela pour dire que je traîne avec Thomas depuis toujours. Il fait un ami sensible et calamiteux. Ou faisait. Je ne sais plus très bien si Thomas

Grandjean peut encore passer pour un ami, après l'enchaînement de catastrophes qu'il a déclenché, et sans même le faire exprès. Murphy, c'est lui. Si ce n'est pas lui, c'est son Fils ou son Prophète. Frédéric Liu a bien résumé les choses, le jour où il m'a expliqué le Grand Code de la Vie :

– Quand elles peuvent empirer, il n'y a aucune raison que les choses s'arrangent. Une fois que c'est parti, le pire est presque toujours certain. C'est ça, la loi de Murphy, mon pauvre Toto. Merci qui ?

### 3.

Ce qui va m'arriver à partir de maintenant est une sale histoire à laquelle j'ai longtemps voulu trouver un coupable. Un bon gros coupable unique, à qui avoir très envie de couper la tête. Malheureusement, il est rare que les ennuis arrivent par la faute d'un seul. Pour fabriquer une embrouille un peu conséquente, il faut généralement se mettre à plusieurs et se répartir le boulot. C'est le problème avec la vie : on croit que les choses sont simples, mais en fait non, elles sont complexes. Personnellement, je n'aimerais pas trop être juge. Par chance, c'est une éventualité à laquelle mes résultats scolaires m'interdisent même de penser. Si je m'imagine dans un tribunal, je me vois plutôt sur le banc d'en face.

Par exemple, au début, c'est ma faute. C'est moi qui ai l'idée idiote d'aller chez Thomas pour faire le

devoir de maths. Je me dis que si on s'en débarrasse le vendredi soir, on aura le week-end tranquille pour s'occuper des chantiers importants. Pour la note qui a suivi, j'aurais pu aussi bien le faire chez moi. Ou ne pas le faire. Donc, nous sortons du collège pleins de bonnes résolutions et nous nous installons dans la chambre de Thomas. Là, nous avançons un peu sa partie de *Warcraft*, ce qui nous prend quelques heures car il y a pas mal de boulot pour redresser la situation. La soirée est déjà bien avancée quand nous nous souvenons de ce vieux devoir. J'ouvre mon sac et hop, nous l'exécutons sur un coin de bureau. Il n'a pas l'air très difficile mais c'est une ruse, comme je m'en rendrai compte à la remise des copies. Après il est tard, j'ai faim, Thomas met une pizza au four et nous la partageons. Je suis un type rassasié et heureux quand ma mère appelle sur le portable pour me demander si je compte passer la nuit dehors ou quoi. Alors je rentre chez moi, en oubliant mon sac à dos et mes affaires de classe. Pas grave. Il n'y a pas cours le samedi. J'ai le week-end pour le récupérer.

Après, on peut estimer que c'est la faute des parents de Thomas. Ce sont eux qui décident de sortir le samedi soir pour dîner chez des amis. S'ils avaient

reçu leurs amis chez eux, le cours de l'histoire aurait été changé. Donc les parents sortent et dix minutes plus tard une douzaine de collégiens envahissent l'appartement. Dont moi. Une vieille règle sociale veut que l'absence de parents entraîne automatiquement une occupation temporaire d'adolescents. Adultes et ados voient mal. Franchement, je pense même que nous ne sommes pas faits pour cohabiter. Moins nous nous voyons, plus nous nous aimons. Bref. Les filles fument à côté des fenêtres grandes ouvertes (les parents n'aiment pas trouver des odeurs de clope dans leur appartement, ils ont des soupçons : tabac, drogue, délinquance, hôpital, prison). Un petit groupe s'est collé devant l'ordinateur pour récolter les fraises au village des Schtroumpfs (il faut s'y coller plusieurs fois par jour sinon elles pourrissent) et faire éclore les œufs de dragon (pareil, plusieurs fois par jour, full-time job). Facebook est opérationnel en sous-main, ce qui permet à n'importe qui de lancer des vanes à des gens que personne ne connaît vraiment. Trois boulimiques inspectent les placards de la cuisine pour choisir de ce qu'ils peuvent soustraire sans se faire remarquer. Quant à Thomas, il a disparu et personne ne s'inquiète trop de ce qu'il fabrique. Les gens ont raison de ne pas se faire de souci sauf que moi j'ai

tort. Cela dit, j'ai des excuses: il faut que j'explique à Gabrielle pourquoi Lison m'a lourdé, et pourquoi je suis tellement déprimé. Pendant qu'elle m'écoute passionnément, Thomas, mon ami de toujours, se sent délaissé et se réfugie dans sa chambre. Je suppose qu'il s'ennuie, je ne sais pas à quoi il pense, je ne suis pas dans sa tête. Mais, grâce à ses aveux complets, je peux reconstituer la scène du crime. Il remarque l'agenda que j'ai laissé traîner sur son bureau encombré. Il le prend, il l'ouvre, il le feuillette. Maintenant, il attrape distraitemment un gros feutre vert. Et il y va de son tag. Sur mon agenda. Mon agenda scolaire à moi. Il agit par désœuvrement, plutôt que par volonté de nuire. Peut-être qu'il se dit qu'il est en train de me faire une bonne blague. N'empêche. À ce stade, clairement, c'est la faute de Thomas Grandjean.

Son forfait accompli, il éprouve une sorte de soulagement et sort de sa chambre pour récolter des fraises. De mon côté, j'écoute toujours Gabrielle qui me conseille d'oublier Lison, laisse tomber, ma grosse, c'est mort. À force de ne rien faire, il est bientôt minuit et les parents ne vont pas tarder à rentrer chez eux. On n'est plus très festif à leur âge, on est très Cendrillon-Minuit-Citrouille. Mais si les parents ferment la bou-



tique à minuit, leurs enfants ouvrent à peine. Pauline propose qu'on déplace le squat chez elle. Elle dort dans une chambre de bonne au-dessus de l'appartement de ses parents. Elle a sa clé. Autant dire qu'elle a sa vie. Quelqu'un jette les paquets de chips vides, quelqu'un range les coussins sur le canapé, quelqu'un balance les mégots par la fenêtre. Nous sommes sur le point de vider les lieux quand Thomas me tend mon sac.

– Antoine! L'oublie pas!

– Ma mère me tuerait, je dis et je prends le sac.

Thomas y a remis mon agenda. Nous partons nous entasser chez Pauline. J'ai encore un ou deux trucs à dire à Gabrielle...



## 4.

Ce sac, je le traîne toute la semaine au collège. Je ne l'ouvre pas plus qu'il n'est nécessaire et certainement jamais le soir. On a des contrôles sans arrêt, je n'ai pas vraiment besoin de lui. En fait, je patiente jusqu'au vendredi soir car samedi est le premier jour des vacances d'automne. Dix jours de liberté... J'ai pour eux une quantité de projets merveilleux. Je me demande si Gabrielle a vraiment raison quand elle me dit d'oublier Lison, de ne plus la voir, de ne plus l'appeler. Il faut que je vérifie.

Vendredi, après la dernière sonnerie de la dernière heure du dernier cours, je pose mon sac contre le mur de la cour de récréation et je fonce chez la CPE. Nous avons une petite histoire à régler tous les deux. J'ai malencontreusement perdu le chèque et le papier d'inscription du voyage scolaire à Verdun. Si les choses ne tenaient qu'à moi, j'annulerais le voyage et

je supprimerais Verdun de la carte. Par ailleurs, je préférerais passer l'éternité en enfer avec le diable plutôt que deux jours à Verdun avec le prof d'histoire. Mais personne ne me demande mon avis et, visiblement, ce n'est pas à moi de décider. C'est ce que m'explique Mme Charpentier en agitant un doigt menaçant sous mon nez. Comme elle est petite, elle est obligée de lever le bras vers ma figure et je rentre la tête dans les épaules en attendant qu'elle me gifle. Je ne peux pas m'en empêcher, elle me fait peur. En plus, elle crie.

– Arrêtez de faire l'imbécile!

– Je ne fais pas l'imbécile...

– Si! Vous faites l'imbécile!

Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça? Dans le fond, elle est plutôt comique avec son petit bras, sa petite main et ses petits yeux furieux... Et plus elle s'agite, plus elle est marrante. Il faut absolument que j'arrive à bloquer le fou rire qui me monte à la gorge, un peu comme une envie de vomir. J'arrête de respirer. Longtemps. Elle veut, je ne sais pas moi, mes excuses ou ma mort. Je deviens très rouge, ou très blanc... Mais plutôt périr d'étouffement que de laisser passer un seul mot qui me ferait inculper pour outrage et rébellion. Je m'asphyxie doucement dans le silence quand elle finit par soupirer.

Cette édition électronique du livre *Le Bon Antoine*  
de Marie Desplechin a été réalisée le 10 juillet 2013  
par les Éditions Gallimard Jeunesse.fr  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en avril 2013 par CPI Firmin Didot  
(ISBN : 978-2-07-064206-9 - Numéro d'édition : 184198).

Code sodis : N49516 – ISBN : 978-2-07-502155-5  
Numéro d'édition : 232655

	20.
	21.
	22.
	23.
Page de titre	24.
Dédicace	25.
1.	26.
2.	27.
3.	28.
4.	29.
5.	30.
6.	31.
7.	32.
8.	33.
9.	34.
10.	35.
11.	36.
12.	37.
13.	38.
14.	L'auteur
15.	On lit plus fort
16.	Achevé de numériser
17.	
18.	
19.	